Nov. 1777

Sedaine (***

Felix ou l'enfant trouvé

co. 3 a. avec musique

FÉLIX,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS ET EN PROSE.

Le Drame eſt de M. SÉDAINE.

La Muſique eſt de M. M* * *

FÉLIX,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES;

En Prose & en Vers mis en Musique.

Représentée devant LEURS MAJESTÉS *à Fontainebleau le* 10 *Novembre, & par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le* 24 *Novembre* 1777.

Le prix est de 30 *sols avec la Musique.*



A PARIS,

Chez Louis, Md de Musique Rue du Roule à la Croix d'Or N°6. Et N° 290.

M. DCC. LXXVII.

ACTEURS.

LE PERE MORIN, *Fermier.*	Le Sr. Nainville.
LA MORINIERE, *Procureur fils de Morin.*	M. Trial.
MORINVILLE, *fils de Morin & Militaire.*	M. Narbonne.
ST. MORIN, *fils de Morin, jeune homme qui se dispose à être Abbé.*	M. Julien.
M. DE VERSAC, *Amant de Therese.*	M. Meusnier.
M. DE GOURVILLE.	M. Süin.
FELIX, *l'Enfant trouve.*	M. Clerval.
THERESE, *fille de Morin.*	Mme. Trial.
MARGUERITTE, *servante.*	Mme. du Gazon.
LA NOURRICE.	Mlle. Desglands.
UN TABELLION.	M. Thomassin.

DES CHASSEURS.

DES PAYSANS ET PAYSANNES.

Le lieu de la Scène est dans une ferme tenante à un village, en une Province éloignée de la Capitale.



FÉLIX,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

OPERA COMIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une ferme, la ſale la plus honnête, il y a ſur un des côtés, dans le fond, un lit dont les rideaux ſont tirés ; il y a une lampe qui brûle & qui marque qu'il eſt nuit.

SCÈNE PREMIERE.

FÉLIX.

ARIETTE.

Non je ne ferai point ingrat
Non, dut-il m'en coûter la vie,

Hébien, je me ferai ſoldat
Depuis longtems j'en ai l'envie.
Sans lui je n'exiſterois pas...
Enfant abandonné de la nature entière...
C'eſt lui qui me prit dans ſes bras,
Qui me porta dans ſa chaumière,
Qui conduiſit mes premiers pas,
Sans lui verrois-je la lumière?
Sans lui je n'exiſterois pas:
Et je ſéduirois ſa fille!
Je troublerois ſa famille!
Dans le ſein de ce vieillard
J'enfoncerois le poignard!

Non, dut-il m'en coûter la vie,
Non, je ne ſerai point ingrat,
Hé bien je me ferai ſoldat,
Depuis longtemps j'en ai l'envie.
Mais la quitter! ma douce amie!..
Non, dût-il m'en couter la vie,
Non, je ne ſerai point ingrat;
Hé bien je me ferai ſoldat,
Depuis longtemps j'en ai l'envie.



SCÈNE II.

FELIX, THERESE.

(Félix prend son bâton & va pour sortir sitôt qu'il voit Thérèse.)

THERESE.

Où allez vous donc?

FÉLIX.

Je vais dans la forêt.

THERESE.

A cette heure-ci?

FÉLIX.

Qu'importe, toutes les heures à présent me sont bien égales.

THERESE.

La nuit!

FÉLIX.

Hébien la nuit?

THERESE.

On dit que depuis quelques jours, il y a des contrebandiers qui font du désordre.

FÉLIX.

Je n'ai rien à démêler avec eux.

THERESE.

Et vous vous en allez ?

FÉLIX.

Je le dois.

THERESE.

Hé que dira mon pere de ne vous pas voir ce ſoir à ſouper?

FÉLIX.

Perſonne ne penſera à moi.

THERESE.

Perſonne ne penſera à toi, ah ! Félix ! peux-tu me dire une choſe auſſi cruelle ? perſonne ne penſera à toi, que je ſuis malheureuſe !

FÉLIX.

Ah ! Thereſe j'ai tort, je t'en demande pardon, je ne le ſçais que trop que tu penſeras à moi.

THERESE.

Eſt-ce que tu crains mes freres ?

FÉLIX.

Tu ſçais bien que je ne crains perſonne.

THERESE.

Pourquoi donc ne veux-tu pas reſter?

FÉLIX.

Pourquoi ? Pourquoi ? Peux-tu me le demander ? tu veux que je ſois préſent à la ſignature de ton contrat, au repas de tes fiançailles ? Tu veux que je

voye là ton futur, ce gentilhomme qui nous méprise tous, & qui ne t'épouseroit pas si tu n'avois pas une dot.

THERESE.

Elle fait mon malheur.

FÉLIX.

Je pardonne à ton frere le Procureur, & à ton frere l'Abbé, de souffrir ses brusqueries, & ses mauvaises plaisanteries, mais ton frere l'Officier, qui porte une épée, à sa place....

THERESE.

Ne sors pas ce soir, attends du moins que mon pere soit ici.

FÉLIX.

Je crois que j'entends un de tes freres, adieu.

THERESE.

Est-ce que je ne te verrai pas ce soir?

FÉLIX.

Oui je te verrai, & nous nous parlerons peut-être pour la derniere fois.

THERESE.

Pour la derniere fois!

FÉLIX.

Oublie moi, Therese oublie moi.

❁

SCÈNE III.

THERESE.

ARIETTE.

Quoi ! tu me quittes, tu t'en vas ;
Et tu veux que je t'oublie !
Arrache moi plutôt la vie,
Félix je ne m'en plaindrai pas.

Si je me jette aux genoux de mon pere,
S'il prend pitié de notre amour,
Félix périt de la main de mon frere.

Ils lui joueront un mauvais tour ;

Et tu veux que je t'oublie,
Et tu me quittes, tu t'en vas,
Arrache moi plutôt la vie,
Félix je ne m'en plaindrai pas.



SCÈNE IV.

THERESE, MARGUERITE, MORINVILLE.

MARGUERITE, *entre, en refourant les cheveux de son chignon sous son bonnet.*

Mademoiselle Therese, Mademoiselle Therese, Mademoiselle Therese faites donc finir votre frere le Capitaine.

THERESE.

Marguerite si vous étiez à votre ouvrage, il n'iroit pas vous chercher. (*Marguerite sort.*)

MORINVILLE.

Bonjour ma sœur.

THERESE.

Bonjour mon frere. (*Ils s'embrassent.*)

MORINVILLE.

Qu'est-ce que tu as ? Tu es triste, allons morbleu de la gaité, dans trois jours on t'appellera Madame la Baronne.

AIR : *du Mirliton.*

La veille du mariage,
Il la prit par le menton;
Et le lendemain Mesdames...

SCÈNE V.

MORIN, THERESE, MORINVILLE.

MORIN.

MON fils, nous n'avons pas beſoin ici de vos chanſons de garniſon, & je vous prie de vous taire, votre ſœur n'entend ici que des choſes honnêtes, & n'a que faire de vos ſottiſes...

MORINVILLE.

Parbleu mon pere, elle ne ſera pas toujours une grande innocente.

MORIN.

Où ſont vos freres ?

MORINVILLE.

Le Procureur range ſes paperaſſes, il a apporté des liaſſes de procès, pour ſe diſſiper à la noce; l'Abbé eſt allé rendre ſes devoirs au Paſteur.

MORIN.

Peut-être auroit-il dû commencer par moi.

MORINVILLE.

Et l'amoureux de ma ſœur, M. le Baron de Verſac eſt-il arrivé ?

MORIN.

Il viendra peut-être.

MORINVILLE.

Comment il n'eſt pas venu?

MORIN.

Non, mais il a tort de tarder, depuis que les Contre-bandiers ſont ſerrés de près, ils ſe ſont faits voleurs, il y a moins de contre-bande, mais on égorge.

MORINVILLE.

M. de Verſac ne va jamais ſans un fuſil.

MORIN.

Ni eux non plus.

SCÈNE VI.

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIERE, St. MORIN, THERESE.

(*Le Procureur entre en mettant dans ſa poche un ſac de procès, il eſt en habit de ville, & en bottines, une perruque nouée à la brigadiere, un des nœuds eſt échappé, l'Abbé a, ſous le bras, un livre in-douze.*

MORIN.

HA! vous voilà Meſſieurs, cela eſt heureux.

LA MORINIERE.

Bon jour mon pere (*Il l'embraſſe.*) J'atteſte

devant vous, que vous ne pouviez m'adjourner à comparoitre pour quelque chose qui me fit plus de plaisir, que le contrat de mariage de ma sœur; bonjour ma sœur, je te fais mon compliment.

MORIN, *à l'Abbé qui entre.*

Bonjour mon fils.

ST. MORIN.

Bonjour mon pere, je suis assuré que le ciel bénira ce mariage, il convient à tout le monde.

MORINVILLE.

Mais Mons de la chicanne ! quand ma sœur aura épousé un bon & honorable gentilhomme, est-ce que tu comptes rester toujours Procureur.

LA MORINIERE.

Pourquoi non ? vas, vas, pour la considération, tant vaut l'homme, tant vaut l'état.

(Ici Therese s'en va.)

ST. MORIN.

J'entends M. de Versac.

MORINVILLE.

Allons au-devant de lui.



SCÈNE VII.

Les Acteurs Précédens, M. DE VERSAC, *est un peu déguenillé, un fusil à la main.*

MORIN, *à part.*

PLUS je pense à ce mariage, & plus il me déplait.

MORINVILLE.

Bonjour M. de Versac, vous commenciez à nous inquiéter.

M. DE VERSAC, *se tournant vers la porte par où il entre.*

Ici, Blandine, Blandine, venez ici; prends garde à ma chienne, toi, attache-la dans l'écurie, bonjour à M. l'Abbé Saint-Morin, bonjour la Moriniere, bonjour mon cher Morinville, hé bien papa Morin comment ça va-t-il où est la fille? où est ma belle future? ma belle accordée comme vous dites.

ST. MORIN.

Je vais chercher ma sœur.

SCÈNE VIII.

Les Acteurs précédens, UN TABELLION.

M. DE VERSAC.

METS-TOI là, M. le Tabellion, & fais-nous un bon contrat. Si tu en sçais faire, n'oublies pas de parler de la dot.

MORIN.

Vous sçavez ce que je vous ai dit, M. de Versac ; je ne délivre la dot que dans trois ans, si je le peux encor, j'en ferai rente jusqu'à ce tems, puisque de tout ce que je possede, rien n'est encor absolument à moi.

M. DE VERSAC.

Eh ! oui, eh ! oui ; vous nous avez déja dit cela.

MORINVILLE.

Eh ! morbleu, mon pere, où allez-vous songer ?

MORIN.

C'est que tout ce bien-ci provenant d'une somme considérable que j'ai trouvée. . . .

MORINVILLE.

Oui, il y a mil ans.

MORIN.

Il n'y a pas le tems prescrit, & tout ceci ne m'appartient que dans le temps prescrit.

LA MORINIERE.

Eh bien, la prescription est formelle après trente ans, entre âgés & non privilégiés, article 7. de la Coutume de Paris, folio 11, verso 12, édition de Rouen; mais qu'est-ce que tout cela dit ? ce bien-ci est bien à vous.

MORINVILLE.

Et à nous ensuite, après, après....

MORIN.

Après ma mort.

M. DE VERSAC.

Ecrivez, écrivez.

LA MORINIERE.

Il feroit bien étonnant qu'après vingt-sept ans....

MORIN.

Mon fils, j'ai assez vécu pour que rien ne me surprenne.

LA MORINIERE.

Ecrivez, je suis aussi sur qu'il ne viendra personne.

M. DE VERSAC.

Que je suis sur, moi, que mon contrat va être fait ce soir. Allons, écrivez.

LA MORINIERE.

Ecrivez, écrivez.



SCENE IX.

Les Acteurs précédens, THÉRESE.

M. DE VERSAC.

Ah ! voici la belle Thérefe. Bon jour, charmante & future Baronne, mais quel nom ? quelle qualité donnerons-nous au beau-pere ?

MORIN.

D'honnête homme.

MORINVILLE.

Ce n'eft pas là une qualité.

LA MORINIERE.

Qui eft-ce qui ne l'eft pas ? Demandez plutôt. Il n'y a perfonne ici qui ne le foit.

M. DE VERSAC.

Papa Morin, n'avez-vous pas fervi ? N'avez-vous pas été autrefois dans le fervice ?

MORIN.

J'ai tiré à la milice, & voilà tout.

M. DE VERSAC.

Eh bien, ancien militaire ; mettez, mettez ancien militaire. Ah ! belle Thérefe, lorfque je ferai obligé d'aller à la Cour, mon Château ne pourra jamais être

mieux gouverné que par vous ; vous y aurez vos amusemens & moi les miens ; voulez-vous les connoître ?

Cependant le Tabellion écrit, & de temps en temps le Militaire s'approche ; le Procureur dit : mettez à la marge, serrez la ligne, on mettra un renvoi, &c. *Morin écoute & rêve.*

ARIETTE.

Courir les bois, courir les plaines
Est le plaisir le plus charmant,
La trompe en main, le nés au vent,
Quand nos peines
Ne sont pas vaines,
C'est le plaisir le plus charmant,
Le plus charmant.

La nuit arrive, vîte à table,
Que le vin coule à grand flots,
Auprès d'une femme aimable,
La gaieté dicte le propos,
Mais si la belle aime le repos,
Serviteur à l'adorable ;
Serviteur à l'adorable
Laissez-nous parmi les pots,
Femme estimable,
Laissez-nous parmi les pots,
Noyer la raison dans les flots
De ce jus délectable.
Courir, &c.

Voici, ma belle Thérese, voici ma petite façon de penser ; dites-moi la vôtre.

THERESE.

Elle ne vous satisferoit pas ; mais mon pere, le souper est prêt, & demain on feroit ce contrat aussi bien qu'aujourd'hui.

SCÈNE X.

Les Acteurs précedens, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh, vîte, eh vîte ; allez donc : les voilà qui se tuaint dans la forêt ; on crie au meurtre, à l'assassinat, des coups de fusil, c'est comme une tuerie. Allez donc, allez donc.

THERESE.

Ah ! ciel ! ah ! mes freres, courez-y, allez-y, je vous en prie, je vous en supplie. Ah ! Félix !

LA MORINIERE.

Voyons, voyons ce que c'est.

MORINVILLE.

Courons-y.

M. DE VERSAC.

Je leur mettrai trois bales dans le ventre.

LE

MORIN.

Reſtez ici, ma fille.

LE TABELLION, *rengeant ſes papiers.*

Mort & mariage, ma journée ne ſera pas mauvaiſe; Mademoiſelle, perſonne ne touchera à cela.

THERESE.

Non, non.

SCÈNE XI.

THERESE.

ARIETTE.

HÉLAS! hélas! où peut-il être?
Dans cette forêt que fait-il?
Ah! s'il eſt quelque péril
Il s'y jette, il n'eſt plus maître
De n'y pas voler, que fait-il?
Ah! grands Dieux, où peut-il être?

Et demain il veut me fuir,
Demain il part, il veut me fuir;
Si je ne peux ſupporter ſans frémir
Un moment de crainte & d'abſence,
Ah! quelle ſera ma ſouffrance!
Demain, combien je vais gemir;
Demain .... ah! je voudrois mourir.

Où peut-il être? & que fait-il?
Dans cette forêt, &c.

SCÈNE XII.

THERESE, St. MORIN *entre en rachevant ſa lecture & mettant le ſignet.*

THERESE.

EH bien, mon frere, mon frere, avez vous vû Félix? Et qu'eſt-il arrivé ?

St. MORIN.

Je ne ſçais ; j'avois à finir une lecture que malheureuſement je n'avois pû faire en route.

THERESE.

Quoi ! vous ne les avez pas ſuivis, vous n'avez pas couru avec eux dans la forêt?

St. MORIN.

Non.

THÉRESE.

Que vous êtes heureux de ne pas prendre plus de part à ce qui ſe paſſe !

St. MORIN.

C'eſt ce qui vous trompe, ma ſœur ; perſonne n'a fait des vœux plus ardens pour ceux qui ont été attaqués. Où allez-vous ? J'avois à vous dire....



SCÈNE XIII.

St. MORIN.

J'AI bien affaire d'aller me faire estropier peut-être ; en courant après des voleurs.

ARIETTE.

Qu'on se batte, qu'on se déchire,
Peu m'importe, c'est un délire
D'aller, de courir aux abois
De gens qui se tuent dans un bois ;
Pendant la nuit, c'est un délire,
Quand on peut ici s'enfermer,
Ils s'en vont se faire assommer.
Hé pourquoi chercher des malheurs?
En courant après des Voleurs,
Quand on peut ici s'enfermer,
Ils s'en vont se faire assommer....
Pendant la nuit ! c'est un délire,
Chacun pour soi,
C'est ma devise,
C'est la devise
A moi permise,
Chacun pour soi,
Voilà ma loi.
Qu'on se batte, &c.



SCÈNE XIV.

MORIN, Monſieur GOURVILLE, LA MORINIERE, MARGUERITE *entre la premiere en éclairant, & des domeſtiques, des garçons de ferme portent M. GOURVILLE.*

MORIN.

APPROCHEZ, approchez, mettez Monſieur dans ce fauteuil, apportez du vin, faites du feu dans la chambre jaune.

M. GOURVILLE.

Ah ! grand Dieu ! que je ſuis malheureux ! que je vous ai d'obligations ! les ſcélérats !

MORIN.

Buvez, Monſieur, ce coup de vin, un coup de vin remet les ſens.

(M. Gourville prend le gobelet, il tremble de toutes ſes forces, il eſt obligé de le remettre entre les mains de quelqu'un, & de le reprendre a deux mains.)

Et mon domeſtique?

MORIN.

On l'apporte.

M. GOURVILLE.

Ils ont tué le poſtillon. (*Il boit.*)

LA MORINIERE.

Monſieur, ne perdons pas de vue ce que vous avez dit ; il faut verbaliſer.

M. GOURVILLE.

Maudit pays ; il ſemble qu'il y ait une deſtinée.... & où eſt mon libérateur ?

MORIN.

Qui, Monſieur ?

M. GOURVILLE.

Je ne ſçais pas.

MORIN.

Voulez-vous recommencer ?

M. GOURVILLE.

Non, je me ſens mieux.

MORIN.

Eh, Monſieur, comment vous ont-ils attaqué ?

M. GOURVILLE.

Ah ! mes amis, voilà, voilà ce qui m'eſt arrivé ; j'ai

changé de chevaux à la poſte, nous allions, je me ſuis endormi dans ma voiture, j'ai été réveillé par un coup de fuſil & par le mouvement de la chaiſe qui s'eſt arrêtée, j'ai vû tomber le poſtillon, j'ai ſauté ſur mes piſtolets, mais auſſitôt j'ai été renverſé avec la chaiſe dans un foſſé ; le choc, le heurt, la ſituation dans laquelle je ſuis tombé, tout cela m'a mis hors de défenſe ; les coquins m'ont entouré, m'ont ſaiſi, ils m'ont tiré hors de ma chaiſe.

LA MORINIERE.

Combien étoient-ils ?

M. GOURVILLE.

Je ne ſçais ; ils m'ont fermé la bouche avec ce linge. *(Il le jette à terre.)*

LA MORINIERE.

Ne le perdez pas.

M. GOURVILLE.

Ils m'entrainoient dans l'épaiſſeur du bois, lorſqu'un Dieu, un homme, un Ange... Quels coups j'ai vû donner ! d'un bâton, d'une maſſue qu'il avoit, il ne portoit pas un coup qu'il n'en renverſat un, ils l'ont entouré, ils ont tiré ſur lui, il doit être bleſſé, mais il les pourſuit. Quel homme, grands Dieux ! quel homme ; où eſt il ? & ne le verrai-je pas ?

ST. MORIN.

Monſieur, Monſieur ; vous avez bien des graces à rendre au Ciel.

M. GOURVILLE.

Et à celui qui m'a délivré. Ils m'avoient lié les mains, je ne pouvois me joindre à lui.

MARGUERITE.

Ils ſont comme cela un troupiau de voleux ; depuis quelque tems il n'en font jamais d'autre.

MORIN.

Qu'eſt-ce que vous faites là ! allez faire du feu dans la chambre jaune, & ſonger à vos affaires.

M. GOURVILLE.

Dans ce pays-ci il ſemble qu'il y ait une fatalité qui me pourſuit. Il y a vingt-ſept ans que j'y paſſai, il y a vingt-ſept ans que j'y fis la plus grande perte.

MORIN.

D'argent ?

M. GOURVILLE.

Oui, d'argent, de tout, de tout. Monſieur, je vous en prie avez vous envoyé chercher un Chirurgien pour mon domeſtique ?

MORIN.

Oui, Monſieur. Et il y a vingt-ſept ans...

M. GOURVILLE.

Oui.

MARGUERITE, *qui rentre.*

Vous m'envoyez allumer du feu, & il y en a.

MORIN.

Paſſons dans l'autre chambre. Monſieur, donnez-moi le bras.

M. GOURVILLE.

Je marcherai bien; conduiſez-moi où eſt mon domeſtique.

SCÈNE XV.

Les Acteurs précédens, MORINVILLE, *& enſuite M. de* VERSAC.

MORINVILLE.

JE les ai pourſuivis, mais le diable ne les attraperoit pas; j'ai tiré quelques coups de fuſil à travers la forêt, attrape qui peut.

M. DE VERSAC.

Nos chiens ſont en deffaut; j'ai perdu la piſte.

GOURVILLE.

Quoi, Meſſieurs, ſeroit-ce un de vous?

M. DE VERSAC.

Oui, Monſieur, c'eſt moi ; je vous ai vû, je vous ai délié, voilà la corde.

LA MORINIERE.

Ne la perdez pas, elle eſt eſſentielle au procès-verbal.

M. GOURVILLE, *après les avoir conſiderés.*

Meſſieurs, je vous remercie.

SCÈNE XVI.

LA MORINIERE, MORINVILLE, ST. MORIN, M. DE VERSAC, MARGUERITE.

MORINVILLE.

Il l'a parbleu échappé belle.

MARGUERITE.

Allons, venais donc ; on vous attend pour ſouper.

MORINVILLE.

Ah ! te voilà, Manon, ah ! je te tiens.

QUINQUÉ, qui commence en TRIO.

MARGUERITE.

Finissez donc, Mr. le Capitaine,
Finissez donc,
Vous embrasser
Moi même,
Non, non,
Il faut vous en passer
Mademoiselle
M'appelle,
Eh bien vous ne finirez pas,
Ahi! ahi! vous me cassez le bras

LA MORINIERE.

Moi je n'ai vû que leurs talons.

Ah! pour le moins une douzaine,
Laisse-le faire,
Manon.

MORINVILLE.

Non, non, il faut que tu prennes
La peine
Toi-même de m'embrasser.

Non, non, on ne t'appelle pas,
On ne t'appelle pas.

ST. MORIN

Mon frere, mon frere,
Mon pere
Pourroit s'offenser.
Je vous conseille de la laisser.
Manon, manon,
Laisse-le faire,
Manon, manon
Laisse-le faire,
Il ne te tuera pas.

M. DE VERSAC.

Cinq cent pas à perte d'haleine
J'ai couru sur ces fripons,
Ils étoient une douzaine,
Laisse-le faire,
Manon,
Sotte Manon.

(A la fin du Quinqué Morin paroît.)

MORIN.

Eh bien, venez-vous donc souper vous autres? est ce qu'il faut que je vous attende?

MARGUERITE.

Ah j'en suis bien aise,
Il faut qu'on le baise.

LES TROIS FRERES.

Chût, suivons mon pere
Il est en colere.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

FÉLIX.

ARIETTE.

IL faut, il faut que je les quitte,
Ces lieux si chéris de mon cœur,
Ces lieux que ma Therese habite
Ne sont plus rien pour mon bonheur.

Demain ils feroient mon suplice,
Demain ils feroient mon tourment,
Je l'y chercherois vainement.

O sort ! qui dès mes jeunes ans
Ne me futes jamais propice,
Je vous pardonnois l'injustice
Qui me priva de mes parens ;
Mais quand il faut que je les quitte
Ces lieux qui faisoient mon bonheur,
Ces lieux que ma Therese habite.
Contre vos coups mon cœur s'irrite
Je vous accuse de rigueur.

Il faut, il faut &c.

SCÈNE II.

FÉLIX, MORIN.

MORIN.

POURQUOI Félix, pourquoi ne t'es-tu pas trouvé à ſouper avec nous? Mon gendre futur t'auroit fait bien des amitiés, je l'avois prévenu.

FÉLIX.

Votre gendre? Non, j'avois à arranger bien des choſes pour mon départ.

MORIN.

Je ne peux que l'approuver, quoiqu'il me faſſe de a peine; mais il eſt ſi fâcheux de ne point connoître ſes parens. Ah! ſi tu les trouves, tu feras leur bonheur, jeune, fort, bien élevé.

FÉLIX.

Grace à vous.

MORIN.

Et à toi-même, tu étois tout diſpoſé à être un honnête homme, je n'ai jamais eu de peine à t'inſpirer de bons ſentimens, ils étoient en toi.

FÉLIX.

Et vous dites que c'eſt en l'année 1749?

MORIN.

Oui, le dix-huit Mai.

FÉLIX.

Il y eut donc alors un grand déſaſtre; on me l'a raconté bien des fois, mais redites-le moi encore. Quelquefois une circonſtance ... oubliée...

MORIN.

Ah! le déſaſtre fut terrible, il étoit tard, j'étois couché; tout d'un coup j'entends un grand bruit, on crie, la chauſſée du grand étang eſt rompue, il avoit fait la veille un orage affreux. Je me leve, je crie, je cours; toute la campagne étoit ſubmergée, les hommes, les femmes, les beſtiaux étoient à la nâge, les maiſons étoient renverſées, des granges entieres, de gros arbres étoient emportés, je paſſai la nuit ſur la montagne, le matin comme je traverſois un chemin creux, je vis embaraſſée dans des branches de ſaule une femme ſans connoiſſance, c'étoit ta nourrice; je la crûs morte; tu étois ſur elle, tu dormois, pauvre petit! je te prends dans mes bras, tu te mets à ſourire, je te portai dans ma cabanne, & j'allai chercher du ſecours pour enlever cette bonne femme qui ne reprit connoiſſance que le lendemain, & la raiſon ne lui revint que huit jours après. Je n'ai jamais vu un ſi grand malheur. A deux lieues d'ici on trouva une Dame noyée dans ſa voiture, quelque temps après je trouvai une valiſe, mais c'eſt une autre affaire; enfin on a interrogé ta nourrice plus de cent fois; comme

elle ne parloit qu'Allemand, ce ne fut que longtemps après que nous sçûmes qu'elle étoit du village de Nousſdorff.

FÉLIX.

Oui de Nousſdorff.

MORIN.

Que c'étoit un grand Monſieur qui avoit fait marché avec elle, qu'il l'a conduite à une Dame qui paſſoit, cette Dame l'a emmenée auſſitôt pour te nourir & il n'y avoit que quinze jours qu'elle étoit avec toi, lorſque ce malheur arriva.

FÉLIX.

Et l'on n'a pu en ſçavoir d'avantage.

MORIN.

Non, du reſte interroge-la encore, tu peux l'envoyer chercher, puiſqu'elle eſt dans le village, mais elle n'en ſçait pas plus que je ne t'en ai dit.

FÉLIX

Ah! Pere Morin, que je vous ai d'obligations & j'aurois été aſſez malhonnête... non, non je ne ſerai point ingrat.

MORIN.

Tu ne peux pas l'être, dès l'âge de ſix ans tu m'as été utile, depuis l'âge de quinze, tu m'as toujours valu deux garçons de ferme, ſans compter ta fidélité; ainſi je ne fais tort à perſonne, en te donnant ce que voilà dans ce petit ſac.

FÉLIX.

Quoi ! qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

MORIN.

Quatorze années à vingt écus.

FÉLIX.

Gardez-les.

MORIN.

Non, ils ſont à toi, ma maiſon eſt toujours la tienne, ſi tes recherches ne ſont pas heureuſes, reviens ici ; tu y ſeras reçu comme mon enfant, ſi tu l'étois, j'en ſerois glorieux.

FÉLIX.

Et ce paquet-ci ?

MORIN.

Ce ſont toutes les hardes dont tu étois enveloppé lorſque je t'ai trouvé, un hochet d'argent avec un petit anneau d'or, de la dentelle, un ruban rouge, & le procès verbal de ta trouvaille fait & ſigné par feu notre Paſteur.

FÉLIX.

Adieu mon pere, adieu Pierre Morin.

MORIN.

Tu n'aurois dû partir qu'après le mariage de ta petite ſœur.

FÉLIX.

Non, non je pars, demain
l'aurore
Ne me verra point ici.

Non, je n'ai point de chagrin,
Je n'éprouve aucune peine.

Non, je pars demain matin
Adieu mon cher, mon cher
parein.

Non, non, je pars, demain
l'aurore
Ne me verra point ici.

MORIN.

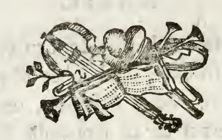
Tu peux différer encore
Pourquoi donc partir ainsi,
Ta sœur te verroit encore.

Aurois-tu quelque chagrin?

Ou quelque secrette peine.

Dis le moi pourquoi demain?
Reste ici cette semaine.

Tu peux différer encore,
Pourquoi donc partir ainsi?
Ta sœur te verroit encore;
Pourquoi donc partir ainsi?



SCÈNE III.

FÉLIX, MORIN, MORINVILLE.

MORINVILLE.

MON pere, le Tabellion demande ſi le contrat ſera fini ce ſoir, il ſe fait tard, il s'en iroit.

MORIN.

Non non, demain nous verrons cela, qu'il couche ici, je vais lui parler.

SCÈNE IV.

FÉLIX, MORINVILLE.

MORINVILLE.

TIEN, Félix, voilà ton engagement, tu n'as plus qu'à le ſigner.

FÉLIX.

Pourquoi ſigner? La Parole en pareil cas, ne vaut elle pas mieux que la ſignature?

MORINVILLE.

Non.

FÉLIX.

Non ! ne t'ai-je pas dit, que je ſervirois dans ton Régiment, dans la compagnie où tu es, quelques années à ma volonté, & que peut-être y reſterois-je toujours, voilà mon mot, cela ſuffit, je crois.

MORINVILLE.

Oui, avec moi, je te connois, je n'ai pas beſoin de ton billet, mais il faut que je le préſente à l'Etat Major & cela eſt indiſpenſable.

FÉLIX.

Allons ſoit.

MORINVILLE.

Tien, ſigne là, c'eſt bien; voici trois louis pour boire à la ſanté du Roi.

FÉLIX.

Garde tes trois louis, je n'en ai pas beſoin pour deſirer qu'il ſe porte bien.

MORINVILLE.

Allons, je te les donnerai au Régiment.

FÉLIX.

Je pars demain au point du jour.

MORINVILLE.

Tu fais bien, & le parti que tu prends, eſt le meilleur, élevé ici comme tu ſçais, tu ne devois jamais trouver à t'y établir.

FÉLIX.

Eſt-ce que tu penſes ainſi toi ?

MORINVILLE.

Non.

FÉLIX.

Hé bien, tais-toi donc.

MORINVILLE.

Sçais-tu qu'à présent, tu es mon soldat, & qu'il faut que tu me respectes comme ton Officier.

FÉLIX.

Vas, au Régiment, je ferai ce que je dois faire; donne moi le billet qui doit m'enseigner la route.

MORINVILLE.

Le voilà.

FÉLIX.

Adieu.

SCÈNE V.

MORINVILLE, *seul.*

ARIETTE.

Je t'attends à la Cazerne
Pour te faire baisser le ton,
Courbé sous le mousqueton,
Tu verras comme on gouverne
Celui qui veut prendre un ton.

Ici combien ce garçon,
Nous a fait mettre en colere,
Il avoit toujours raison
A ce que disoit mon pere,

Voyez-le, disoit mon pere,
Sage, vrai, discret, sincere;
Felix ne manque jamais
A faire ce qu'il doit faire,
Et lui fier de ses succès,
Il nous méprisoit tous, mais
Je t'attends, &c.

SCÈNE VI.

MORINVILLLE, LA MORINIERE.

MORINVILLE.

LA Moriniere, je viens de faire une affaire excellente, je viens d'engager Félix.

LA MORINIERE.

Hé que dira mon pere?

MORINVILLE.

Il consent qu'il parte, j'ai dans l'idée qu'il aime Therese & qu'elle ne le hait pas, mais je le tiens.

LA MORINIERE.

Et moi, je crains bien que cet homme attaqué, à qui nous avons rendu service, ne nous en rende un fort mauvais, mon pere l'a interrogé, & de questions en questions ... il est presque vraisemblable que c'est lui qui...

SCÈNE VII

MORIN, MORINVILLE, LA MORINIERE. ST. MORIN.

MORIN.

Hé bien, mes enfans, ne vous l'avois-je pas dit? jamais il ne m'eſt rien arrivé de conſidérable, que je n'en aie eu un preſſentiment.

MORINVILLE.

Quoi donc mon pere?

MORIN.

Je parie que cet honnête-homme eſt celui à qu appartient ceci.

MORINVILLE.

Bon, ne voilà-t-il pas de vos idées?

ST. MORIN.

N'allez pas croire cela.

LA MORINIERE.

Je vous jure qu'il n'y a rien de plus faux.

MORIN.

Je ſçais bien ce qu'il a dit, quelques mots qu'i a proférés, quelques diſcours qu'il a tenus & que je vais éclaircir.

MORINVILLE.

Et si c'est lui, que prétendez-vous faire?

MORIN.

Remettre entre ses mains tout ce que je posséde.

LA MORINIERE.

Tout?

MORIN.

Tout.

MORINVILLE.

Tout!

MORIN.

Tout.

MORINVILLE.

En vérité, si vous n'étiez pas mon pere, je ne sçais pas ce que je ferois.

LA MORINIERE.

Et moi, ce que je dirois.

ST. MORIN.

Bon! mon pere veut rire.

MORIN.

Non, non, je ne ris point.

LA MORINIERE.

En supposant encor que ce soit lui, ce qui est faux & très-faux, vous seriez obligé tout au plus à rendre la somme trouvée.

MORIN.

Ce ne sont pas là les conditions auxquelles j'ai accepté ceci, je vais les chercher.

SCÈNE VIII.

LES TROIS FRERES.

ST. MORIN.

PRENONS garde à cela, il le feroit comme il le dit.

LA MORINIERE.

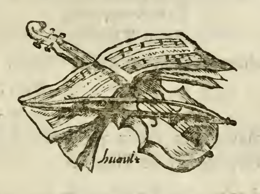
Il faut l'empêcher, cela nous ruineroit.

MORINVILLE.

Cela feroit manquer le mariage du Baron, ah! le voilà ! le préviendrons-nous ?

LA MORINIERE.

Attendons, car je vous dirai. . . .



SCÈNE IX.

Les Acteurs précédens, M. DE VERSAC.

M. DE VERSAC.

CHANSON.

HÉ mes amis que faut-il donc
Pour triompher de Therese?
Je lui dis,
Quand de mon cœur je vous fais don
Etes-vous aise?
Belle Therese.
D'épouser un noble, un Baron.
Etes-vous aise?
Mais parlez-moi, répondez-donc,
Etes-vous aise?
Quand de mon cœur je vous fais don
Etes-vous aise?
Belle Therese.
Voudriez-vous m'embrasser? Non,
Non!
Non,
Hé mais grands-dieux que faut-il donc
Pour triompher de Therese?

(*Pendant ceci les freres parlent entre eux.*)

MORINVILLE.

Il faut le prévenir.

M. DE VERSAC.

Que diable avez-vous donc à chuchotter entre vous autres, ſçavez-vous que cela n'eſt pas honnête?

ST. MORIN.

C'eſt que nous ſommes expoſés à être fort embarraſſez.

M. DE VERSAC.

Quoi donc ?

MORINVILLE.

Mon pere s'eſt fourré dans la tête que ce Monſieur, cet homme qui a été attaqué ce ſoir, eſt celui qui jadis...

LA MORINIERE.

Qui jadis a perdu la ſomme qu'il a trouvée.

M. DE VERSAC.

Bon, il n'y a pas le ſens commun, & quel eſt ſon deſſein ?

MORINVILLE.

Non-ſeulement il veut la lui rendre, mais lui remettre tout ce qu'il a en propre.

M. DE VERSAC.

Diable, cela eſt embaraſſant, votre ſœur eſt bien aimable, mais cela feroit quelque difficulté.

ST. MORIN

Laquelle?

M. DE VERSAC.

Je vous le dirai, mais puiſque votre pere eſt ſi dé-

licat, ne pourroit-on pas?... Eh parbleu il y a un moyen excellent.

ST. MORIN.

Quoi donc?

M. DE VERSAC.

C'eſt de lui faire croire que c'eſt mon pere, que c'eſt feu mon pere qui avoit perdu cet argent. Comment étoit faite la valiſe?

ST. MORIN.

Je n'en ſçais rien.

MORINVILLE.

Ni moi.

LA MORINIERE.

Mais en ce cas-là, ce feroit à vous qu'il rendroit le bien & d'une façon ou d'une autre, nous en ferions privés.

M. DE VERSAC.

Non, j'épouſe votre ſœur, & cela ne ſortiroit pas de la famille.

LA MORINIERE.

Et nous?

M. DE VERSAC.

Ah! je vous ferois quelqu'avantage.

SCÈNE X.

Les Acteurs précedens, MORIN.

MORIN.

Enfin mes enfans point d'humeur, je me consulte, ah M. de Versac vous sçavez...

M. DE VERSAC.

Oui, mais cela n'est pas possible.

MORIN.

Pourquoi non?

M. DE VERSAC.

Non, vous dis-je, 1°. Je ne le veux pas.

MORIN.

Je ne le veux pas! je ne le veux pas, écoutez: huit mois après avoir trouvé cet argent, j'allai consulter notre Pasteur, voici les conditions qu'il m'imposa, qu'il me donna par écrit & que j'ai juré d'observer.

MORINVILLE.

Voyons donc ces belles conditions!

LA MORINIERE.

Cela doit être beau.

ST. MORIN.

Bien édifiant.

MORIN.

Vous l'avez connu, mes enfans, c'étoit un homme de bien.

M. DE VERSAC.

Ecoutons un bon radotage.

MORIN.

Les voici, cet écrit eſt de ſa main.

Conditions auxquelles Pierre s'engage d'employer l'argent qu'il a trouvé, & dont il va acheter des terres.

1°. De les faire valoir en ſa conſcience, comme un bon métayer pour ſon Propriétaire, comme un Adminiſtrateur pour une Communauté, comme un Tuteur pour ſon pupille.

M. DE VERSAC.

Après, après.

MORIN.

2°. De faire toute perquiſition, & de ne ſe refuſer à aucune, pour retrouver celui ou celle à qui ledit bien acheté de ladite ſomme peut appartenir.

3°. De le rendre en entier, de le rendre en entier.

MORINVILLE.

Nous entendons.

MORIN.

De le rendre en entier, & ſans nulle retenue, à

celui qu'il reconnoîtra en être le Propriétaire, lequel Propriétaire doit ſe contenter dudit bien tel qu'il ſe comportera lors de ſa remiſe, quand même il ſeroit de moindre valeur que la ſomme trouvée, & s'il l'excède, j'exhorte ledit Propriétaire, à récompenſer le métayer, ſuivant les ſoins qu'il en aura pris, & à lui en laiſſer la conduite, s'il eſt homme de bien & craignant Dieu.

4°. Ledit Pierre, chargera ſes héritiers des mêmes conditions, à moins qu'il n'y ait trente ans & plus qu'il poſſéde ledit bien.

LA MORINIERE.

Oui, mais il y a cent ans.

MORIN.

A moins qu'il n'y ait trente ans & plus, qu'il poſſéde ledit bien, & il n'y en a que vingt-ſept, vous le ſavez, à moins qu'il n'y ait trente & plus qu'il poſſéde ledit bien, ſans nulle apparence de revendication & alors, je crois qu'il lui eſt permis d'en diſpoſer comme de choſe à lui appartenante; hé bien qu'en dites-vous? dois-je reſpecter cela?

M. DE VERSAC.

Moi je ne connois de reſpectable que les dettes du jeu.

MORINVILLE.

Je dis que cet acte eſt nul, il n'eſt pas ſigné.

LA MORINIERE.

Ni datté.

MORINVILLE.

Mon pere je vous conseille de ne lui en pas parler vous seriez cause de quelque malheur.

MORIN.

Quel malheur donc ?

MORINVILLE.

S'il reprenoit tout ce bien-ci, je lui ferois mettre l'épée à la main.

LA MORINIERE.

Et moi, je lui ferois un procès dont il ne verroit jamais la fin, nous avons une loi précise, & formelle, qui vous décharge de ces conditions, la loi *de partibus inventis.*

M. DE VERSAC.

Et s'il n'y en a pas, avec des amis on en peu faire une.

ST. MORIN.

Sans doute, ce que dit la Moriniere est fort bien, mais je n'approuve pas la violence de Morinville, violence que cependant j'aurois peut être, si j'étois Militaire, mais il y a une probité, une droiture, un honneur qui doit faire la base de nos actions & à laquelle il ne faut jamais manquer, ainsi; raisonnons mon pere, depuis que vous êtes établi, combien bon an, mal an, pouvez-vous avoir donné aux pauvres de la Paroisse ?

MORIN.

Je ne le ſçais pas, le bien que je fais eſt la premiere choſe que j'oublie.

ST. MORIN.

Combien nourriſſez-vous de ménages à peu-près ?

MORIN.

Mais quatre, cinq, ſix, je ne ſçais.

ST. MORIN.

Mettons les chacun à 200 livres.

MORIN.

Il y en a qui me rendent, mais cela va bien là.

ST. MORIN.

Hé bien, c'eſt 1000 livres par an, combien y a t-il que vous êtes établi ?

MORIN.

Vingt-ſix ans.

ST. MORIN.

C'eſt vingt-ſix mil livres données aux pauvres, ainſi vous avez outre paſſé la ſomme que vous avez trouvée de douze à quatorze mil livres, allons mon pere il n'y a pas de bon ſens, le ciel bénira ce gentilhomme il a fait la charité.

MORINVILLE.

C'eſt bien.

LA MORINIERE.

C'eſt juſte.

(Cependant M. de Verſac prend l'écrit, le déchire, & le met dans ſa poche.)

M. DE VERSAC.

Je vois que c'eſt au mieux.

MORIN.

Et moi, je vois, je vois que dans le monde, il n'eſt point d'état, qui ne ſe ſoit arrangé avec ſa conſcience & qui ne ſe ſoit fait des moyens pour ſe diſpenſer d'être juſte ; au reſte voilà mes conditions, je vous les ai lues, ſi ce Monſieur eſt l'homme en queſtion, je les obſerverai, ſoyez en ſurs, où ſont-elles où ſont-elles donc ? Où eſt-ce que j'ai mis cet écrit?

M. DE VERSAC.

Quoi, ce papier !

MORIN.

Oui.

M. DE VERSAC.

Ce papier qui étoit là ?

MORIN.

Oui.

M. DE VERSAC.

J'en ai fait des bourres pour mon fuſil, il eſt inutile.

MORIN.

Monſieur de Verſac, vous auriez bien dû n'y pas toucher, heureuſement je le ſçais par cœur, mais ce Monſieur eſt reſté preſque ſeul.

ST. MORIN.

Il eſt avec ma ſœur.

MORIN.

Je vais le trouver.

SCENE

SCÈNE XI.

MORINVILLE, LA MORINIERE, ST. MORIN, M. DE VERSAC.

MORINVILLE.

Il ne faut pas le quitter que cet étranger ne soit parti.

ST. MORIN.

Non, sans doute.

LA MORINIERE.

Tantôt l'un, tantôt l'autre.

M. DE VERSAC.

Demain au point du jour nos chasseurs arrivent & nous le ferons bien décamper.

MORINVILLE.

Vas-y, l'Abbé, vas-y; ah! les voilà!

SCÈNE XII.

Les Acteurs précédens, MORIN, M. GOURVILLE.

MORIN, *porte une lumiere.*

Monsieur, c'est ici votre chambre, il y a là une porte qui donne sur le verger, vous pourez sortir par là, sans passer par la maison.

M. GOURVILLE.

Je vais me jetter ſur ce lit tout habillé juſqu'au point du jour.

MORINVILLE.

Monſieur, ſi vous aviez voulu partir auſſitôt que votre chaiſe auroit été en état.

ST. MORIN.

Elle l'eſt peut-être, & je vais y voir.

(St. Morin ſort.)

LA MORINIERE.

On vous donneroit des guides.

M. DE VERSAC.

Je me charge, moi, de vous en ſervir.

MORINVILLE.

Nous vous accompagnerons plutôt tous les quatre.

M. GOURVILLE.

Non, je vous ſuis très-obligé ; ſi je ne vous incommode pas, je deſire me repoſer ici quelques jours & je n'abandonnerai pas mon domeſtique.

MORINVILLE.

On en auroit ſoin.

LA MORINIERE.

Nous y veillerons.

MORIN.

Monſieur, Monſieur ; j'ai dans l'idée que perſonne n'a plus de droit que vous de reſter ici tant qu'il vous plaira.

MORINVILLE.

Ah ! morbleu, il va lui parler.

LA MORINIERE.

Mon pere, mon pere, Monſieur, veut du repos ſi nous le laiſſions.

MORIN.

Vous avez raiſon, Monſieur, je vous ſouhaite bien le bon ſoir ; ferai-je éteindre cette lampe ?

M. GOURVILLE.

Non, laiſſez la bruler, vous me ferez plaiſir.

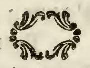
MORIN.

Bon ſoir, Monſieur.

M. GOURVILLE.

Je vous remercie.

(Ils s'en vont, & M. Gourville ſe met derriere les rideaux.)



SCENE XIII.

MARGUERITE, FÉLIX.

MARGUERITE.

Quoi, Monſieur Félix, vous vous en allais ?

FÉLIX.

Oui, Marguerite.

MARGUERITE.

Ah ! mon bon Dieu, comme je ſommes donc malheureuſes !

FÉLIX.

Pourquoi ?

MARGUERITE.

Qu'eſt-ce qui nous fera danſer le Dimanche? qu'eſt-ce qui tuera les loups ? qu'eſt-ce qui rendra ſervice à tout le village ? & puis Mademoiſelle Thereſe, & votre pauvre mere nourrice. Ah ! comme nous allons être tous dans la déſolation.

FÉLIX.

Thereſe ! elle ſe marie demain.

MARGUERITE.

Ah ! oui ; c'eſt bien malgré elle ; c'eſt bien aiſé à voir.

SCENE XIV.

MARGUERITE, FÉLIX, THERESE.

THERESE.

MARGUERITE, laiſſez-nous.

MARGUERITE.

Dépêchez-vous de parler, car c'eſt ici que ſera la chambre de ce Monſieur qu'on a penſé tuer; il va venir ſe coucher, ainſi, ſi vous avez quelque choſe à vous dire, dépêchez-vous, votre fiancé eſt à boire avec vos freres, je leur dirai que vous êtes dans votre chambre. Ah! Monſieur Félix lui auroit bien mieux convenu que cet olibrius de Baron qui ne ſçait ce qu'il dit.

SCENE XV.

FELIX, THERESE.

THERESE.

QUOI! Félix! il faut ſe ſéparer.

FÉLIX,

Il faut ſe quitter, ma petite ſœur.

THERESE.

Ah! mon cher Félix, quel malheur pour nous!

FÉLIX.

Supportons-le, s'il eſt poſſible, avec fermeté.

THERESE.

Tu ſeras donc dans le Régiment de mon frere?

FÉLIX.

Je me croirai moins éloigné de toi.

THERESE.

Quoi! nous ne nous verrons plus!

FÉLIX.

Je te jure, ma chere petite ſœur, je prends le ciel à témoin....

THERESE.

Ciel! qu'eſt-ce que tu as? qu'eſt-ce que tu as à la main? tu as du ſang, eſt-ce que tu ſerois bleſſé?

FÉLIX.

Ne t'effraye pas, ce n'eſt rien, lorſque ce ſoir, dans la forêt, j'ai bâtonné ces coquins qui ont arrêté cet étranger, ils m'ont tiré quelques coups de piſtolets, & une bale, je crois, m'a déchiré les doigts.

(M. Gourville qui a paſſé ſa tête en écartant les rideaux, paroît écouter, & dit :)

Ciel! c'eſt lui.

THERESE.

Je t'en prie, que je voye ce que c'eſt; montre-moi ta main.

FÉLIX.

Ce n'eſt rien, te dis-je. Ah ! plut au ciel que je l'euſſe perdue, cette main, & que je fuſſe à toi le reſte de mes jours.

THERESE.

Félix, Félix : il ne m'eſt plus permis de vivre.

FÉLIX.

Vis en moi comme je vivrai en toi; conſolons-nous avec l'idée que notre infortune conſerve la paix dans ta famille, la vie à ton pere, & l'honneur à celui que tu aimes. De quelle infamie, ma Thereſe, n'aurois-je pas eû à rougir, ſi j'avois abuſé de l'empire que tu m'as donné ſur ton cœur ? On diroit, le ſcélérat ne s'eſt ſervi de leurs bienfaits que pour les outrager. Prend cet argent que ton pere m'a donné, tu en aideras cette bonne nourrice, qui infirme & preſqu'aveugle, pourroit, ſi ton pere mouroit, tomber dans la miſere.

THERESE.

J'en aurai ſoin comme de ma propre mere; elle ne me quittera pas.

FÉLIX.

Garde-auſſi ce paquet de hardes, il m'eſt inutile puiſque je ſuis ſoldat & que je renonce à de vaines perquiſitions. Eh ! que m'importe ce que j'aurois trouvé, je ne veux plus tenir à rien ; je te perds.

THERESE.

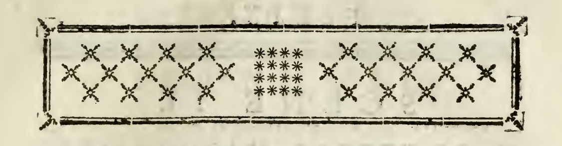
Tu me perds. (*Elle s'aſſied, le coude ſur une table.*)

DUO.

FÉLIX.	THERESE.
Adieu, Therese,	Adieu Félix,
Adieu chere ame de ma vie.	Adieu mon cher, mon cher Félix,
Adieu ma sœur, ma chere amie,	Ah! malheureuse que je suis.
Suspends tes pleurs, suspends tes cris.	
Ah! mon cœur, mon cœur se déchire,	Dis-moi, non ... mais enfin., pourquoi...
Quelle douleur, ah! quelle martyre.	Je ne sçais ce que je veux dire,
Deviens plus heureuse que moi,	Félix, sois plus heureux que moi
Est-il donc un bonheur sans toi.	Il n'est pas de bonheur sans toi.
Notre vie eut été si belle,	Nos jours si remplis de douceur.
A ses devoirs toujours fidelle	
Félix auroit fait ton bonheur.	
Toujours près d'elle!	Moi près de lui!
N'y pensons pas,	Hélas! hélas!
Adieu chere ame de ma vie,	Adieu Félix,
Adieu ma sœur, ma chere amie,	Adieu mon cher, mon cher Félix,
Suspends tes pleurs, suspends tes cris.	Ah! malheureuse que je suis.

(A la fin de ce morceau, ils entendent tousser sous les rideaux du lit; ils se font signe qu'il y a quelqu'un; ils s'embrassent dans le fond du Théâtre, emportent la lumiere & se séparent.)

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

M. DE VERSAC & *des Chaſſeurs.*

M. DE VERSAC.

A LA chaſſe, à la chaſſe, à la chaſſe,
Suivons l'animal à la trace;
Vous qui dormez, réveillez-vous,
Suivez-nous, ſuivez-nous.
Un chaſſeur
Dormeur,
Et ſans cœur,
Sans ardeur,
A la chaſſe n'eſt jamais vainqueur.
A la chaſſe, &c.

(*Il leve les rideaux du lit.*)

Ah ! diable ! nous faiſons buiſſon creux; il a vuidé l'enceinte.

SCÈNE II.

M. DE VERSAC, MARGUERITE.

M. DE VERSAC.

EST-CE qu'il eſt parti ?

MARGUERITE.

Oui.

M. DE VERSAC.

Dans ſa chaiſe ?

MARGUERITE.

Non.

M. DE VERSAC.

Où eſt-il donc ?

MARGUERITE.

Avec notre maître. Il eſt ſorti par la petite porte.

M. DE VERSAC.

Avec le Pere Morin ? Ah ! diable !

MARGUERITE.

Ne vous fâchez pas, il eſt allé du côté des étangs ; vous les trouverez.

M. DE VERSAC.

Et les Morins, où ſont ils ?

MARGUERITE.

Dans leur chambre, à faire enrager le monde ; puiſſent-ils y reſter.

M. DE VERSAC.

Allons, enfans, du côté des étangs,

A la chaſſe, à la chaſſe, &c.]

SCÈNE III.

MARGUERITE.

IL ne demande ſeulement pas des nouvelles de ſa prétendue. Eh mais, demandez-moi donc, ce petit Abbé qui me fait les yeux doux !

ARIETTE.

Qu'une pauvre fille eſt à plaindre.
Tout eſt à craindre
Pour ſon honneur,
Encore ſi tout ſéducteur
Ne vouloit que la ſurprendre
Avec un propos flatteur,
Mais il faut encor deffendre,
Et ſa perſonne & ſon cœur
On ne ſçait auquel entendre.

Et ce petit Abbé ſournois,
Qui me regarde en tapinois...

Qu'une pauvre fille eſt à plaindre,
Tout eſt à craindre
Pour ſon honneur ;
Encore ſi tout ſéducteur
Ne vouloit que la ſurprendre
Avec un propos flatteur,
Mais il faut encor deffendre
Et ſa perſonne & ſon cœur,
On ne ſçait auquel entendre,
Et toujours il faut deffendre
Et ſa perſonne & ſon cœur.

Ah ! j'oublie Mademoiſelle Thereſe.

SCENE IV.

M. GOURVILLE, MORIN, FÉLIX *entre le premier, pour prendre un paquet qu'il a laiſſé la veille ; il le met ſur ſes épaules avec le même bâton qu'il avoit ; & comme il va pour ſortir M. de Gourville & Morin entrent.*

FÉLIX, *après avoir regardé le lieu.*

ADIEU!

M. GOURVILLE.

Jeune homme, vous vous en allez ?

FÉLIX.

Oui, Monſieur.

M. GOURVILLE.

Où allez-vous ?

FÉLIX.

Je vais ſervir, je vais à l'armée.

M. GOURVILLE.

Je vous prie de m'accorder une grace.

FÉLIX.

Quoi ? Monſieur, dites.

M. GOURVILLE.

Reſtez ici aujourd'hui.

FÉLIX.

Je ne le peux pas.

M. GOURVILLE.

Reſtez ici aujourd'hui pour l'amour de moi.

MORIN.

Félix, vous ne pouvez pas refuſer Monſieur, & je vous en prie auſſi.

FÉLIX.

N'eſt-ce pas aujourd'hui la noce de Thereſe ?

MORIN.

Cela n'eſt pas ſur.

FÉLIX.

Vous le voulez, je reſte.

MORIN.

Ah ! Monſieur, ce garçon-là eſt un homme étonnant pour la fidélité, pour le travail, pour les ſentimens d'honneur, tous ces biens, tous ces champs que vous avez ſi bien vus cultivés, c'eſt en quelque façon à ſes ſoins que je le dois.

M. GOURVILLE.

Je n'ai point vû de fermes, de terre qui raſſemblât tant d'ordre, d'abondance & de richeſſes; combien raporte t'elle ?

MORIN.

Ah ! Monſieur, c'eſt ſelon; lorſqu'il y a beaucoup de pauvres, elle ne rapporte rien, mais dans les bonnes années, & de dix il y en a ſept, elle peut donner deux mille écus, & même plus.

M. GOURVILLE.

Deux mille écus.

MORIN.

Oui, Monſieur, & ils ſont à vous.

M. GOURVILLE.

Je vous en remercie.

MORIN.

Vous ne m'entendez pas, Monſieur, ils ſont à vous. Oui, Monſieur, ils ſont à vous, ils vous appartiennent; oui, Monſieur, tous ces biens ſont à vous.

M. GOURVILLE.

Comment?

MORIN.

Par ce que j'ai appris de vous, par toutes les circonſtances raſſemblées, par tout ce que vous m'avez dit, vous êtes celui dont j'ai trouvé la valiſe le lendemain de ce déſaſtre.

M. GOURVILLE.

Moi!

MORIN.

Oui, Monſieur, ſept cent trente-trois louis d'or dans trois bourſes de ſoie, dites vous, cinq médailles & un cachet d'or; le voici.

M. GOURVILLE.

Oui, c'eſt mon chiffre.

MORIN.

J'ai acheté ce bien-ci avec votre argent, je l'ai acheté ſous la condition de vous le remettre, & je vous le rends.

M. GOURVILLE.

Monſieur Morin, tant de probité m'étonne.

MORIN.

J'en ſuis fâché pour les autres.

M. GOURVILLE.

Ceci eſt bien ſurprenant! mais ces terres ſont beaucoup au-deſſus de la valeur de ce que vous avez trouvé.

MORIN.

Je les ai achetées pour vous, tant mieux, j'en ai été le métayer, Monſieur, j'ai fait le bien de mon maître.

M. GOURVILLE.

Puiſque vous me remettez ce bien, je l'accepte, mais...

SCÈNE V.

MORIN, FÉLIX, M. GOURVILLE, MORINVILLE.

MORINVILLE.

VOUS l'acceptez, vous l'acceptez ! feriez vous aſſez malhonnête après que nous vous avons ſauvé la vie ; auriez-vous la cruauté de dépouiller un vieillard qui pendant trente ans, à la ſueur de ſon corps, a travaillé pour améliorer un bien qui ne vous appartient pas, & dont ſans doute, vous auriez la barbarie de le chaſſer ?

M. GOURVILLE.

Cela peut être.

MORINVILLE.

Cela peut être. Eh bien, mon pere, entendez-vous, cela peut être, parlez ? Monſieur, que prétendez-vous faire ?

M. GOURVILLE.

Ce que je ferai ?... Je ne ſçais, Monſieur, ce que je ferai. Je ne ſçais....

(Ici Thereſe paroît dans le fond de la ſcène ; Félix la voit & ſort avec elle.)

SCÈNE

SCÈNE VI.

MORIN, MORINVILLE.

Duo qui continue en Trio, & finit en Quatuor.

MORINVILLE.	MORIN.
Je ne ſçais ! ô ciel, eſt-il poſſible, Pere dénaturé, vous perdez vos enfans, O ciel ! ô ciel, eſt-il poſſible!	Eh, que m'importent mes enfans, Quand il faut remplir mes ſermens ?
Vos ſermens ! de plaiſans ſermens. Depuis vingt ans, depuis trente ans, Vous êtes poſſeſſeur paiſible De biens à vous appartenans, Et vous en privez vos enfans.	Je ſuis pere, je ſuis ſenſible, Mais peu m'importent mes enfans Quand il faut remplir mes ſermens.
Vous écraſez votre famille Et votre fille ? & votre fille ? Qu'alloit épouſer le Baron ; Croyez-vous qu'il l'épouſe, non, non, non, O ciel ! ô ciel ! eſt-il poſſible !	Je me moque bien du Baron, Croyez vous donc que votre ſœur, ma fille, Oſe penſer comme vous, non, Je ſuis ſur qu'elle entend raiſon Et me tiendra lieu de famille.

MORINVILLE.	LA MORINIERE *qui ſurvient.*	MORIN.
	Quoi donc ? quoi donc ?	
Il l'a dit à cet homme & ſon bien qu'il lui rend. Eſt accepté, le barbare le prend.		
	Il lui rend, Il le prend.	
O ciel ! ô ciel ! eſt-il poſſible. Pere dénaturé, &c	O ciel ! ô ciel ! eſt-il poſſible. Pere dénaturé, &c	Eh ! que m'importent mes enfans. Quand, &c.

MORINVILLE.	St. MORIN *qui ſurvient*	LA MORINIERE.	MORIN.
	Quoi donc ? quoi donc ?		
Il l'a dit à cet homme, &c.		Il l'a dit à cet homme, &c.	
Il le prend, Il le prend,	Il lui rend, Il le prend.	Il lui rend, Il le prend.	Eh! que m'importent, &c.
O ciel, eſt-il poſſible, &c.	O ciel, eſt-il poſſible.	O ciel, &c.	

Pere ſans amitié, &c.



SCÈNE VII.

MORIN.

Ariette.

IL eſt dans le fond de mon ame,
Une voix qui me dit, c'eſt bien,
Auſſitôt que l'honneur réclame,
On ne doit héſiter ſur rien.

La ville & ſes mœurs étrangères,
Ont corrompû leurs ſentimens;
Et les vertus héréditaires
Ont abandonné mes enfans.

C'eſt ma faute, celle d'un pere
Qui leur fait quitter ſon métier,
C'étoit à labourer la terre
Que je devois les employer.

Je tomberai dans la miſere,
Mais j'aurai fait ce que j'ai dû;
Je verrai finir ma carrière
Avec honneur ainſi que j'ai vécu.

J'entendrai toujours dans mon ame,
Cette voix qui me dit (c'eſt bien,
Auſſitôt que l'honneur réclame,
On ne doit héſiter ſur rien.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, MORIN.

MARGUERITE.

Le Tabellion dit comme ça qu'il va venir & qu'il attend que vous l'attendiez si vous voulez l'attendre & que si vous ne voulez pas qu'il vous attende… enfin il va venir.

MORIN, *à part.*

Que faire ?.. S'il ne me conserve pas pour son métayer ?



SCÈNE IX.

MORIN, FÉLIX, THERESE.

Ceci commence en Duo, entre Morin & Félix; *devient Duo entre Félix & Théreſe, & finit en Trio, entre Morin, Félix & Therèſe.*

FÉLIX.

Ne vous repentez pas, ô Pierre !
D'avoir rempli votre ſerment,
Vous n'étiez que dépoſitaire,
Vous avez tout, votre cœur eſt content.

MORIN.

Bien malheureux qui ſe repent,
D'avoirfait cequ'il a du faire,
Je n'étois que dépoſitaire,
Je n'ai plus rien, mais mon cœur eſt content.

FÉLIX.

Je travaillerai,
Je vous nourrirai ;
Et je vous rendrai,
Ce qu'en mon enfance
J'ai reçu de vous,
Ma reconnoiſſance
Trouvera bien doux,
Mes travaux pour vous :
C'eſt ma récompenſe.

Juſqu'aux derniers jours qui vous ſont comptés
Soumis & fidele,
Je veux par mon zele
Payer vos bontés.

THERESE.

Nous travaillerons,
Nous vous nourrirons,
Et nous vous rendrons,
Ce qu'en notre enfance
Vous fites pour nous
La reconnoiſſance
Trouvera bien doux,
Ses travaux pour vous,
C'eſt ſa récompenſe.

Juſqu'aux derniers jours
Qui vous ſont comptés,
Thereſe fidèle,
Sçaura par ſon zèle,
Payer vos bontés.

FÉLIX.	MORIN.	THERESE.
Je vous ſervirai comme un fils,	Ah! ma fille, ah! mon cher Félix,	Entendez-vous, mon cher Félix,
Ma reconnoiſſance	Que n'êtes vous l'un de mes fils?	Mon pere dit, mon pere dit,
Trouvera bien doux.	A votre reconnoiſſance	Que n'êtes-vous l'un de mes fils?
Mes travaux pour vous,	Je dois le bien le plus doux,	La reconnoiſſance Trouvera bien doux,
Ils feront ma récompenſe.	Ce que je tiendrai de vous	Nos travaux pour vous.
	Deviendra ma récompenſe.	C'eſt ma récompenſe.



SCÈNE X.

FÉLIX, MORIN, THERESE, MORINVILLE.

MORINVILLE.

FELIX, vous n'êtes pas parti? vous devriez déja être à deux lieues d'ici, pour joindre le régiment, allez.

FÉLIX.

Je ne pars plus.

MORINVILLE.

Comment, vous ne partez plus, qu'eſt-ce que cela veut dire?

THERESE.

Quoidonc mon frere! vous obligeriez Félix...

MORINVILLE.

Taiſez-vous, Thereſe, vous devriez rougir...

MORIN.

Vous êtes bien hardi, en ma préſence de lui ordonner de ſe taire.

MORINVILLE.

Mon pere, il eſt mon ſoldat, il faut qu'il parte, j'ai ſon engagement.

FÉLIX.

J'ai ſigné que je ſervirois à ma volonté & je ne le veux plus.

MORINVILLE.

A votre volonté ! dites-à la mienne.

FÉLIX.

A la votre ? non à la mienne vous dis-je, voyons le billet.

MORINVILLE.

Je ne vous dis qu'un mot, partez, où je vous ferai enlever aujourd'hui.

FÉLIX.

Soyez aſſuré qu'on ne m'emménera pas vivant.

THERESE.

Quoi mon frere, vous oſeriez arrêter Félix & priver mon pere....

MORINVILLE.

Dis, te priver toi-même, tu l'aimes & je vois clair, mais nous y mettrons ordre, & le Baron, le Procureur, l'Abbé & moi... cela n'eſt pas fini.



SCÈNE XI.

M. GOURVILLE, FÉLIX, THERESE, MORIN, MORINVILLE, LA MORINIERE, LE TABELLION.

M. GOURVILLE, *à la Moriniere.*

ATTENDEZ, pour dire de pareilles raiſons, que vous ayez vû ce que je vais faire.

LA MORINIERE.

Voyons.

MORINVILLE.

Cela ne ſe paſſera pas comme cela.

M. GOURVILLE, *au Tabellion.*

Mettez-vous là, où eſt cet acte ?

LE TABELLION.

Le voici.

M. GOURVILLE.

Monſieur Morin, vous m'avez dit que vous aviez à ce jeune homme, de grandes obligations, moi, je lui dois la plus vive reconnoiſſance c'eſt lui qui m'a ſauvé la vie dans la forêt; je lui donne ce que vous m'avez remis avec trop de bonne-foi, je le lui donne, ſous la condition qu'il épouſera votre fille.

MORINVILLE.

Et le Baron ! & le Baron !

LA MORINIERE.

Quoi, Félix épouseroit notre sœur !

FÉLIX.

Vous dites Monsieur, vous dites que ce bien est à moi, ah Pierre ! il est à vous, je vous le rends.

M. GOURVILLE.

Brave jeune homme ! (*à Morin.*) Consentez-vous à ce mariage ?

MORIN.

De tout mon cœur.

FÉLIX.

Ah Therese !

THERESE.

Ah Félix !

M. GOURVILLE.

Belle Therese y consentez-vous ?

THERESE.

Ah Monsieur !

MORINVILLE.

Le mariage n'est pas fait.

LA MORINIERE.

Ecoutons l'acte.

M. GOURVILLE.

Lisez.

LE TABELLION.

Nous foussignez Alexandre Philippe de Refteinn, Seigneur d'Harfein, de Leidfem & autres lieux Marquis de Gourville & Miniftre du Roi dans les Cours étrangeres.

MORINVILLE.

Diable j'enrage.

LA MORINIERE.

Allons doucement, cet homme-là eft puiffant.

LE TABELLION.

Avons par ces préfentes donné, accordé & concedé aujourd'hui & pour toujours ...

M. GOURVILLE.

Au refte, l'acte eft en bonne forme il n'y a plus qu'à remplir le nom du jeune-homme.

MORIN.

Félix.

M. GOURVILLE.

Son nom de famille.

MORIN.

Félix.

M. GOURVILLE.

Il n'a pas d'autre nom?

MORIN.

Non Monfieur, il n'en a pas d'autre, Félix il ne faut pas rougir de cela, ce n'eft pas votre faute,

Monſieur, je vous demande bien pardon, je ne l'en eſtime pas moins & je ſuis prêt à ſouſcrire ce que vous voulez, mais je vous avouerai que c'eſt un enfant que j'ai trouvé.

MORINVILLE.

Et qu'on a élevé ici par charité (*Ici Félix le regarde fierement.*)

M. GOURVILLE.

Quelqu'il ſoit, il ne peut que vous honorer.

MORIN.

Je l'ai trouvé le 17 Mai, jour de Saint-Félix, & on lui en a donné le nom.

M. GOURVILLE.

Le 17 Mai, dites-vous ? & en quelle année.

MORIN.

En 1749.

M. GOURVILLE.

En 49, ciel ſe pourroit-il, après tant de perquiſitions infructueuſes.... non non & n'avez-vous rien qui vous indique ſes parens ?

MORIN.

Non, mais ſa nourrice eſt ici.

M. GOURVILLE.

Faites-la venir, faites-la venir je vous en prie, je vous en ſupplie, & n'eſt-ce pas dans le tems même de ce déſaſtre ?

MORIN.

Le lendemain.

M. GOURVILLE.

Et vous n'avez nul autre indice que ſa nourrice.

MORIN.

Ses petites hardes, & les joyaux qu'il avoit alors & que j'ai gardés.

M. GOURVILLE.

Voyons-les.

THERESE.

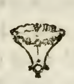
Ah Félix! ſi par le moyen de ce Monſieur, hé que ſçait-on? j'eſpère & je crains...

FÉLIX.

Je vais la chercher.

MORIN, *qui a fait un mouvement pour aller chercher les hardes, revient.*

La voici, voici la nourrice.



SCÈNE XII. & derniere.

Les Acteurs précédens, ET LA NOURRICE, *elle est vêtue en paysanne Allemande.*

LA NOURRICE.

Eh ! où est-ce donc qu'est mon fils, on dit qu'il part ?

M. GOURVILLE.

La mere Nourrice, écoutez-moi ; d'où êtes-vous ? de quel pays ? de quel contrée ! vous êtes Allemande ?

LA NOURRICE.

Oui.

M. GOURVILLE.

De quel endroit ?

LA NOURRICE.

De Noussdorff.

M. GOURVILLE.

De Noussdorff ! Qui vous a donné cet enfant ?

LA NOURRICE.

Un grand homme un matin, le troisième de Mai, il me mena à sa mere qui étoit dans une voiture, & me fit partir tout de suite avec elle.

M. GOURVILLE.

Vous donna-t-il de l'argent ?

LA NOURRICE.

Cinq louis d'or.

M. GOURVILLE.

Le reconnoitriez-vous?

LA NOURRICE.

Je crois que oui. Eh ! ne me trompai-je pas... *Aber, Herr....* Mais, Monſieur, n'eſt-ce pas vous?

M. GOURVILLE.

Regardez-moi bien. *Schauet mich wohl an.*

LA NOURRICE.

Non, non; je ne me trompe pas; vous aviez un habit, un habit.... *Blau.... Einen groſſen rapp.... zwey bediente.*

M. GOURVILLE.

Ia, ein blaues Kleid, zwey bediente.

LA NOURRICE.

Einen hut mit gold bordiret, und.... und.... und knopflöcher, überall da, über all da, ja, Herr, der ſind ſie, der ſind ſie; ich bins gewiſſ.

M. GOURVILLE.

Und dieſer junge Menſch iſt der nämliche den ich euch übergeben habe? Der nämliche?

LA NOURRICE.

Der nämliche, ja, Herr, ja, ja, der nämlich, der nämliche.

---

* Bleu, un grand cheval noir, deux domeſtiques.

M. G. Un habit bleu, deux domeſtiques.

LA N. Un chapeau bordé d'or, & ... & ... & ... des boutiniers par-tout, & oui, Monſieur, c'eſt vous, j'en ſuis ſur.

M. G. Et c'eſt ce jeune homme, le même que je vous ai remis?

LA N. Le même, oui, Monſieur, le même, le même.

M. GOURVILLE.

Der nämliche ! Ciel, c'eſt mon fils !

FÉLIX.

Votre fils ! quoi ! vous ſeriez mon pere ?

M. GOURVILLE.

Oui, mon fils, je le ſuis ; & je n'en puis douter, c'eſt à votre pere que vous avez ſauvé la vie.

FÉLIX.

Que je ſerois malheureux ſi vous vous trompiez ! Ah ! Thereſe !

(Morceau de muſique entre Morin & les Acteurs préſens, chacun ſuivant leurs paſſions.)

MORINVILLE ET LA MORINIERE.

Son fils ! ſon fils ! ſon fils !
Comment, Félix ſeroit ſon fils ?
Oui, c'eſt ſon fils, il eſt ſon fils.

FÉLIX.

O ciel ! je ſerois votre fils.

M. GOURVILLE.

Oui, oui, vous êtes mon fils.

FÉLIX.

Que je ſuis heureux, ah ! mon pere.

LA NOURRICE.

Oui, c'eſt ſon fils, oui, c'eſt ſon fils.

THERESE, *a parte.*

Que vais-je devenir ? ſon fils.

MARGUERITE.

Son fils ! ſon fils !
Eh mais, que faire,
Si c'eſt ſon pere,
Je n'en ſçais rien,
Il rend le bien.

MARGUERITE, *à M. Gourville.*

Fuyez, Monſieur, & ſauvez-vous,
Ils viennent tous
Armés de fourches, de bâtons.
Tous nos garçons
Veulent que de cette maiſon
Vous ſortiez vîte, & le Baron
Veut vous chaſſer de la maiſon,
St. Morin s'eſt mis du tapage
Avec les femmes du Village.
Ah! ſauvez-vous, ah! ſauvez-vous,
Ils viennent tous.

(*Alors ils paroiſſent, le Baron paroit à la tête des Chaſſeurs & des hommes du Village, & St. Morin de l'autre côté à la tête des femmes.*)

(*Ils diſent enſemble.*)

Il faut partir
A l'inſtant même,
Il faut partir,
Et du village il faut ſortir.

Il faut partir,
Monſieur, Monſieur, il faut partir.

MORIN.

Taiſez-vous tous,
Point de colere,
Approchez-vous,
Ecoutez-nous,
Point de colere.

FÉLIX.

Taiſez-vous tous,
Point de colere,
Approchez-vous,
Il eſt mon pere.
Mes chers amis,
Voici mon pere.

MORIN.

Il eſt ſon fils.

LE MARQUIS.

Oui, mes amis,
Voilà mon fils.

FÉLIX.

Je ſuis ſon fils.

(*Le Chœur reprend le commencement.*)

MORINVILLE.
Son fils ! ſon fils ! &c.
Son fils ! ſon fils !
Tant mieux, j'en ſuis bien aiſe,
Il devroit épouſer Thereſe.

M. DE VERSAC.
Quoi ! c'eſt ſon fils.

LA MORINIERE.
Oui, c'eſt ſon fils.

MORINVILLE.
Bon Gentilhomme, il eſt Marquis.

FÉLIX.

Mon pere, donnez-moi Thereſe.

M. GOURVILLE.

Je l'ai ſigné, j'en ſuis fort aiſe.

THERESE.

Ah ! Félix, ah ! que je ſuis aiſe.

Tant mieux, nous en ſommes bien aiſe,
Il devroit épouſer Thereſe.

MORINVILLE.
On veut qu'il épouſe Thérefe,
Baron, n'ayez aucun dépit.

M. DE VERSAC.
Moi, j'en ſuis aiſe,
Félix eſt un garçon d'eſprit,
Nous nous verrons ſi c'eſt ſon fils.
Puiſque le pere eſt un Marquis,
Nous nous verrons, j'en ſuis fort aiſe.

FÉLIX.	LE CHŒUR.	THERESE.
	Vivez enſemble longtemps,	
	Vous Félix & vous Thereſe,	
Ah! pour nous, quels doux momens,	Ah ! grands Dieux, que je ſuis aiſe,	Ah! pour nous, quels doux momens,
Après de cruels inſtans,	Vivez enſemble longtems,	Après de cruels inſtans,
Qui l'auroit dit, ma Théreſe.	Que ce ſoit pendant cent ans.	Qui l'auroit dit, ma Thereſe.

(Pendant ce chœur ils embraſſent tous Félix, & M. Gourville ſuivant leurs differentes affections. Morinville rend le billet, Félix le prend en riant, & l'embraſſe ainſi que M. de Verſac. Marguerite & Morin, &c.)

(Les Chaſſeurs & les femmes du Village forment une contredanſe.)

FIN.

APPROBATION.

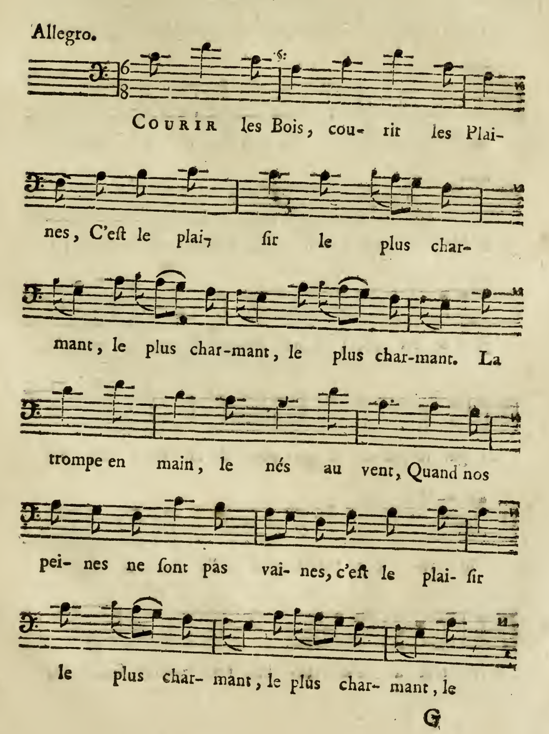
J'AI lu, par ordre de M. le Lieutenant Général de Police, la Pièce intitulée : *Félix ou l'Enfant Trouvé*, & n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 19 Novembre 1777. SUARD.

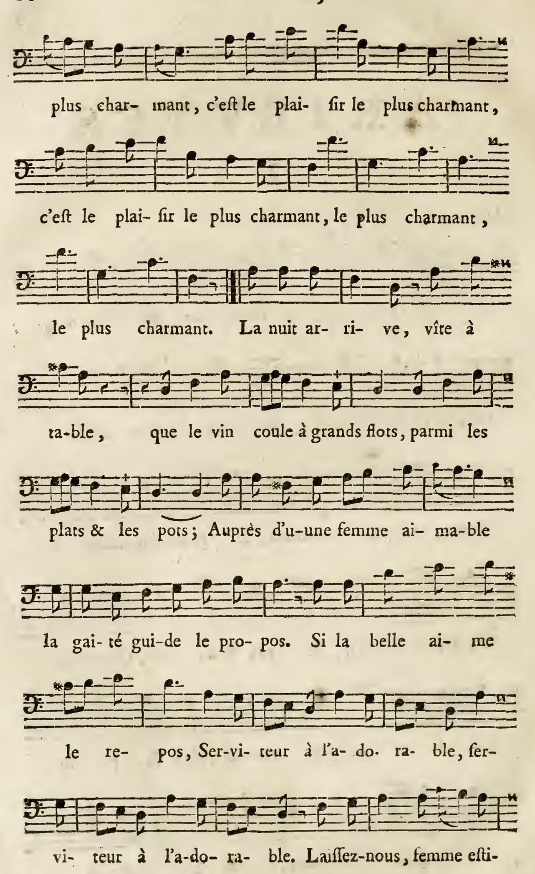
Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 19 Novembre 1777. LE NOIR.

ARIETTES.

I.

Allegro.




plus char- mant, c'eſt le plai- ſir le plus charmant,
c'eſt le plai- ſir le plus charmant, le plus charmant,
le plus charmant. La nuit ar- ri- ve, vîte à
ta-ble, que le vin coule à grands flots, parmi les
plats & les pots; Auprès d'u-une femme ai- ma-ble
la gai- té gui-de le pro- pos. Si la belle ai- me
le re- pos, Ser-vi- teur à l'a- do- ra- ble, ſer-
vi- teur à l'a-do- ra- ble. Laiſſez-nous, femme eſti-

ma-ble, noyer la rai- ſon dans les flots, De

ce jus dé-lec- ta- ble. Fem- me eſti-

ma- ble, femme eſti- ma- ble, lais- sez-nous,

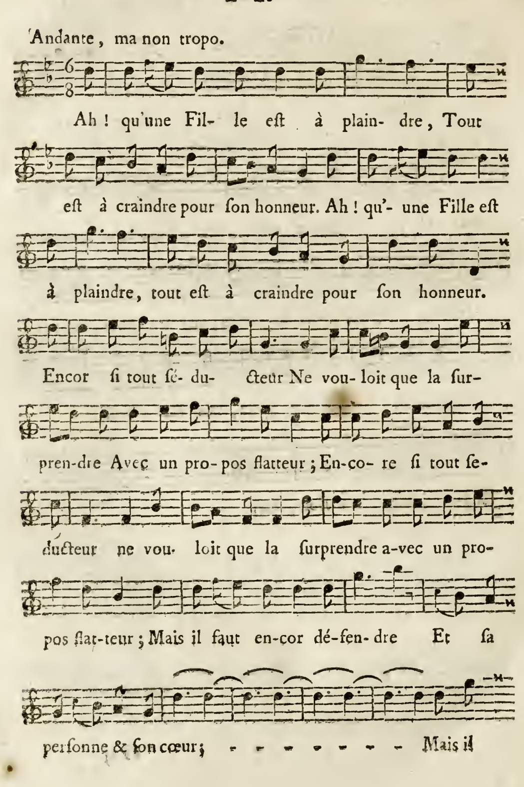
laiſſez- nous, loin de vous, en- tre nous, laiſſez-

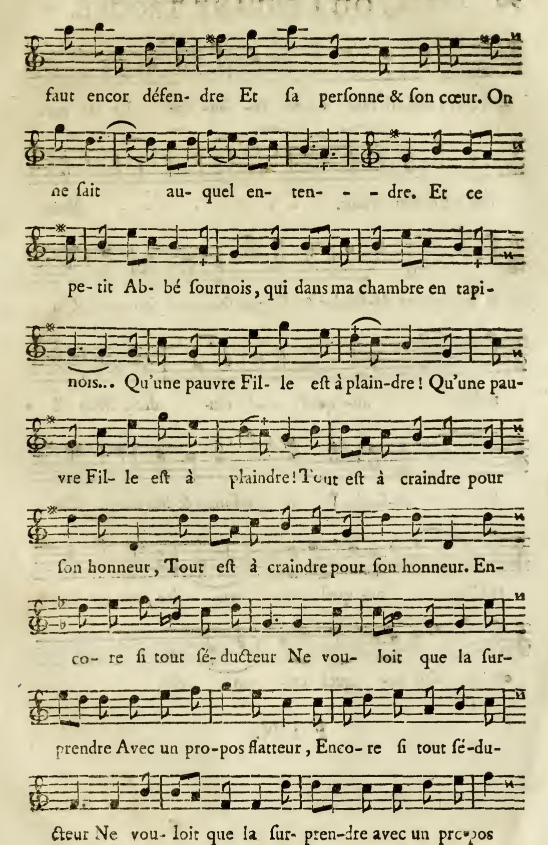
nous, loin de vous, entre nous, lais- sez- nous.

Cou- rir les Bois, &c.

I I.

Andante, ma non tropo.




faut encor défen- dre Et ſa perſonne & ſon cœur. On
ne ſait au- quel en- ten- - - dre. Et ce
pe- tit Ab- bé ſournois, qui dans ma chambre en tapi-
nois... Qu'une pauvre Fil- le eſt à plain-dre! Qu'une pau-
vre Fil- le eſt à plaindre! Tout eſt à craindre pour
ſon honneur, Tout eſt à craindre pour ſon honneur. En-
co- re ſi tout ſé- ducteur Ne vou- loit que la ſur-
prendre Avec un pro-pos flatteur, Enco- re ſi tout ſé-du-
cteur Ne vou- loit que la ſur- pren-dre avec un propos


flat-teur; Mais il faut en-cor dé- fen- dre Et sa per-
son-ne & son cœur. - - - - - - - - - - - Mais
il faut encor dé-fendre & sa per-son-ne & son cœur. On
ne sait au- quel en- ten- dre; Mais il
faut encor dé-fendre & sa personne & son cœur. On
ne sait au- quel en- ten- dre, on ne sait
on ne sait au- quel en- ten- dre.

FIN.